

GIQUE 146 FB. CANADA \$ 2,95. SUISSE 7,5 FS. ESPAGNE 480 F.

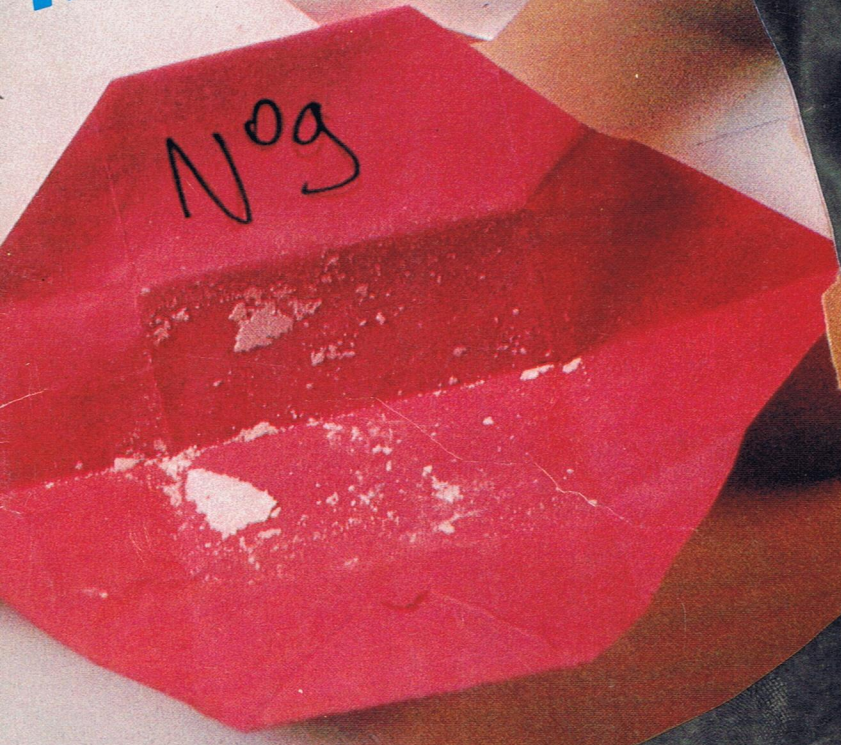
ACTUEL

MAMA COCA

ÇA BOUGE. GAFFE! UNE BOMBE À PARANO. CE REQUIN N'AIME PAS MON FLASH. SEXY: QU'EST-CE QUI TROUBLE LES FILLES CHEZ LES HOMMES? LES STATUES ENVAHISSENT LA FRANCE. ANDRÉ GLUCKSMAN EN POLOGNE. UN COUP DE FOUDRE POUR RITA MITSOUKO. **MENSUEL N° 56. 18 F.**

LA COCAINE A CENT ANS

NOUS AVONS FAIT ANALYSER TOUT CE QUI TRAINÉ
DANS PARIS: AÏE! P.112
FREUD, CET INCONSCIENT QUI SNIFFAIT TROP, P.116



ON DIT QUE LA COKE RÉGNE SUR LES ANNÉES 84. HUM... IL Y A EXACTEMENT UN SIÈCLE,
LA COCA AVAIT SÉDUIT LE PAPE, ZOLA, JULES VERNE, ET FREUD ÉTAIT UN PUSHER...

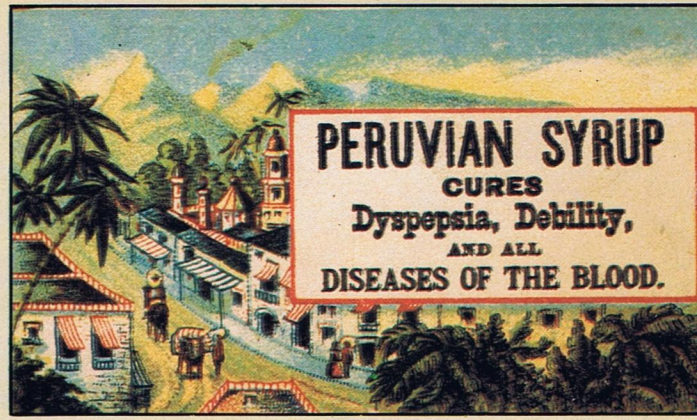
LA COCAÏNE A CENT ANS

CHARLOT TOXICO. Dans *Les Temps Modernes* (1936), il prend un flacon de coke pour une salière, avale une bonne dose et devient fou-furieux. Il faudra cinquante policiers pour le maîtriser.

Universal

PIONNIER PUNI. Le Dr Halsted découvrit les propriétés analgésiques de la cocaïne et en étudia les effets à haute dose sur lui-même. Il finit barjot.





LA COKE, UNE INVENTION ALLEMANDE. Longtemps les chimistes qui avaient isolé ce principal alcaloïde de la feuille de coca ne lui ont trouvé aucune propriété particulière. Il faut attendre 1884 Halsted en Amérique et surtout Freud en Europe. Ça fait donc un siècle tout rond. La coke devient instantanément la drogue des années 1880. Une drogue fin de siècle ? Les

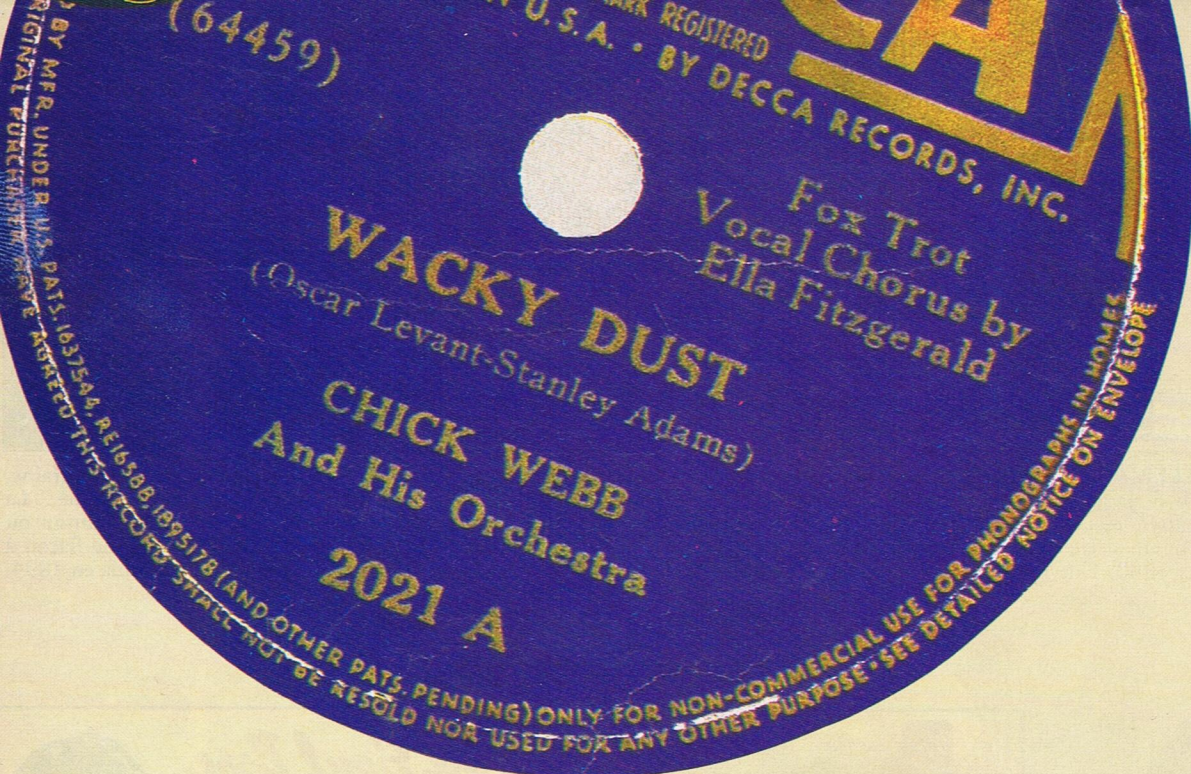
médecins la prescrivent contre le rhume, l'asthme, la grippe, la migraine, l'eczéma, l'anémie, l'impuissance, la mélancolie, l'hystérie, l'insomnie... cocaïne est en vente libre dans les pharmacies, en poudre pesée au gramme, en pastilles, en sirops, en élixirs, en sodas. Ci-dessus, le quatrième flacon à partir de la gauche est l'historique première bouteille de Coca-Cola en 18



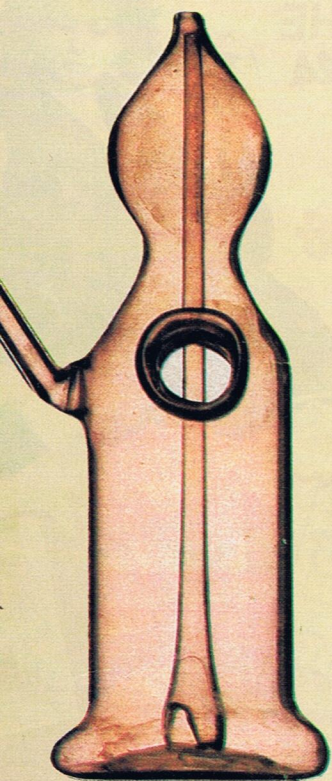
COCA-COLA SE DEGONFLE. Le « tonique idéal du cerveau » (ci-dessus) fait savoir en 1903 qu'il est désormais « décoçaïnisé » (ci-dessous).



LA COKE INTERDITE. Trop d'abus et d'accidents, trop de succès dans les bas-fonds et chez les



LE VIN A LA COCA, M
milliers de grands écrivains
cœur à l'ouvrage. En bas, le



ANNEES 20, COKE SNOB. Mal-
gré la loi, les stars de la chanson et du
cinéma n'en font qu'à leur tête. Dis-
ques canailles, douche nasale pour
tardis encreassés, faux briquet pour
emporter avec soi le cocktail du no-
ceur fou : cocaïne, héroïne et strych-
nine (un excitant à très petites doses).
La crise des années 30 viendra calmer
tout ça et la marijuana sera la nou-
velle drogue du crime.



A. M. A. Mariani.



*Il est vrai que le vin de Coca Mariani
est excellent et répand un feu subtil
dans l'économie*
Aristotle Franck



Leo (17. 1872)

Pope Leo XIII

CONNU, tiendra 50 ans. (Voir le texte sur l'épopée de Mariani). Trois papes, seize chefs d'Etat et des savants, militaires ou sportifs chanteront les bienfaits quotidiens de ce vin Mariani qui rend gai et donne du courage du pape Léon XIII, d'Anatole France et d'Emile Zola.



Curieux : la drogue des années 80 était déjà la drogue des années 1880. Entre les deux, une longue éclipse. Et un retour qui a pris tout le monde par surprise. Une seule certitude : elle n'a pas changé, la poudre qui rend fou. Oh non, pas les toxicos... La cocaïne rend fou ceux qui essaient de la comprendre.

En l'espace de vingt ans, au tournant du siècle, on l'acclame comme un remède-miracle, puis on la vomit comme le poison de l'enfer. Aujourd'hui, ou bien on la range dans le sac des drogues dures avec l'héroïne, ou bien on cherche à la dépénaliser comme la marijuana. En cent ans, on n'a pas avancé. Pas étonnant. Comparez : la coco des apaches et des putes à Montmartre en 1910, la solution de cocaïne dans de l'eau distillée que s'injectent Freud ou Sherlock Holmes pour mieux penser, la coke des truands et des macs de Harlem, la stardust (poussière d'étoiles) à Hollywood dans les années vingt, la ligne grumelleuse qu'un musicien de rock encore naze des excès de la veille étale sur un bout de miroir souillé, le sniff discret qu'un jeune cadre qui monte s'octroie avant un conseil de direction... Est-ce la même poudre ?

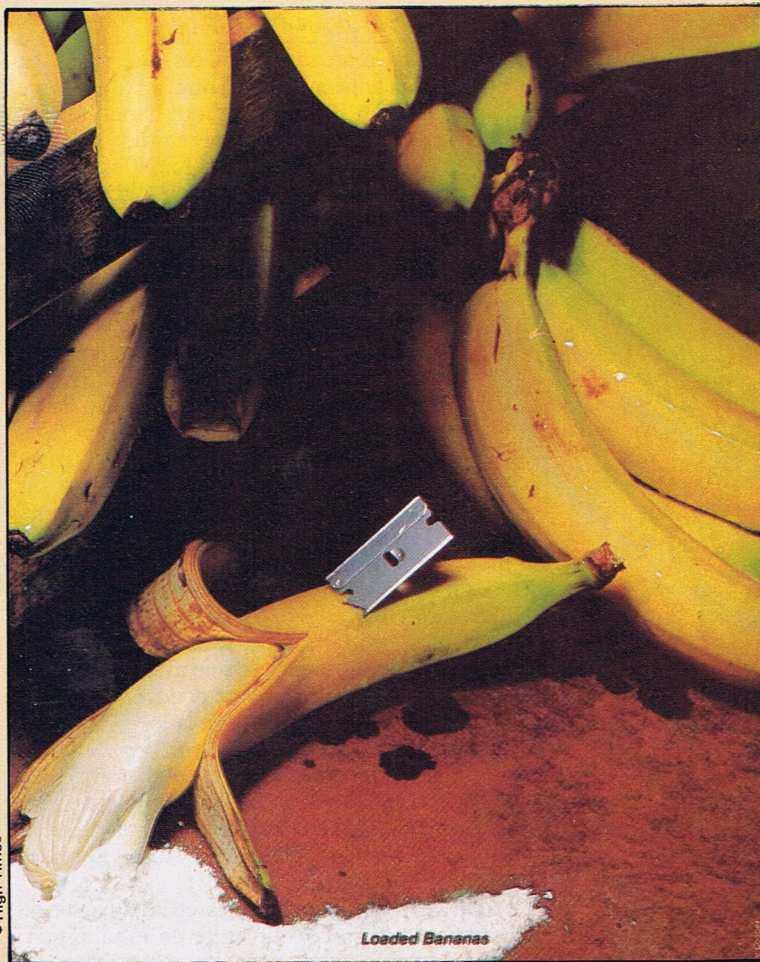
Déjà, la feuille de coca défie la logique depuis des millénaires. Tous les Indiens des Andes la mastiquent quotidiennement pour tromper la faim et la fatigue – une drogue banale, sociale. Ils l'offrent aussi au chamane pour la divination, en bourrent les poches des morts et des momies – une drogue sacrée.

Arrivent les conquistadores et la « plante de Satan » est prohibée sur ordre de l'Inquisition. Le rendement chute dans les mines d'or. La plante se retrouve chrétienne et autorisée, le clergé prélève dix pour cent de la récolte annuelle pour alimenter ses caisses. Hypocrisie, déjà.

Et myopie de la science. Quand les chimistes Gaedcke et Riemann extraient la cocaïne, principal alcaloïde de la coca, entre 1855 et 1860, ils ne lui trouvent aucune propriété médicinale, et on l'oublie.

Comment un certain docteur Theodore Aschenbrandt a-t-il eu l'idée, en décembre 1883, d'en poudrer les naseaux d'un bataillon de soldats bavarois en manœuvres ? Mystère. Les troupes racontent des histoires de sursauts d'énergie et de bonne humeur, le rapport d'Aschenbrandt passionne Freud et ses amis ; la même année 1884, des chirurgiens allemands et américains découvrent, chacun de leur côté, l'utilité de la cocaïne comme anesthésique local.

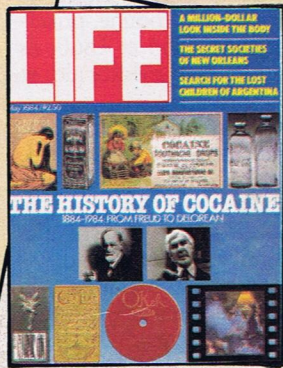
Ensuite, ascension foudroyante. Et, presque aussitôt, premières controverses. Erlenmayer, le grand spécialiste européen des toxicomanies, accuse Freud d'avoir « déchaîné le troisième grand fléau dans l'histoire de l'humanité, après l'alcool et l'héroïne ». Finalement, les anti gagnent. Comment ? La réputation de la poudre magique est vite tachée par les rumeurs et les frasques cocaïnomanes dont la presse se repaît. Une petite bourgade américaine – Manchester, Connecticut – soignée par un médecin « pro », est comme pestiférée, des individus hagards y titubent, jour et nuit, le nez saupoudré, à la recherche de la dernière pharmacie achalandée. Un dentiste court les rues, ses vêtements en flammes, après avoir incendié sa maison. Un dermatologue suisse voit des larves d'insectes sous la peau de ses patients et y découpe de longues lanières pour chasser la vermine... Ajoutez quelques overdoses et suicides, des filles paumées qu'on ramasse dans les rues en plein délire – apparemment les toxicos de l'époque n'hésitaient pas à s'envoyer cinq à dix grammes par jour ! Mais voilà le pire : la pègre aime trop la cocaïne, or la



Loaded Bananas

© High Times

BERESINA CHEZ LES STUPS. Cette caisse de bananes, une photo communiquée par le service des douanes ? Non, c'est le poster central du *Playboy* de la défonce, du Gault et Millau des « drogues récréatives », *High Times*, qui milite pour la décriminalisation de la cocaïne.



EN FLAGRANT-DELIT. De Lauréan, PDG floué par la révélation d'une super-voiture de sport, inflouer son entreprise de sport, suite la scène



Cort Gunther / Camera 5

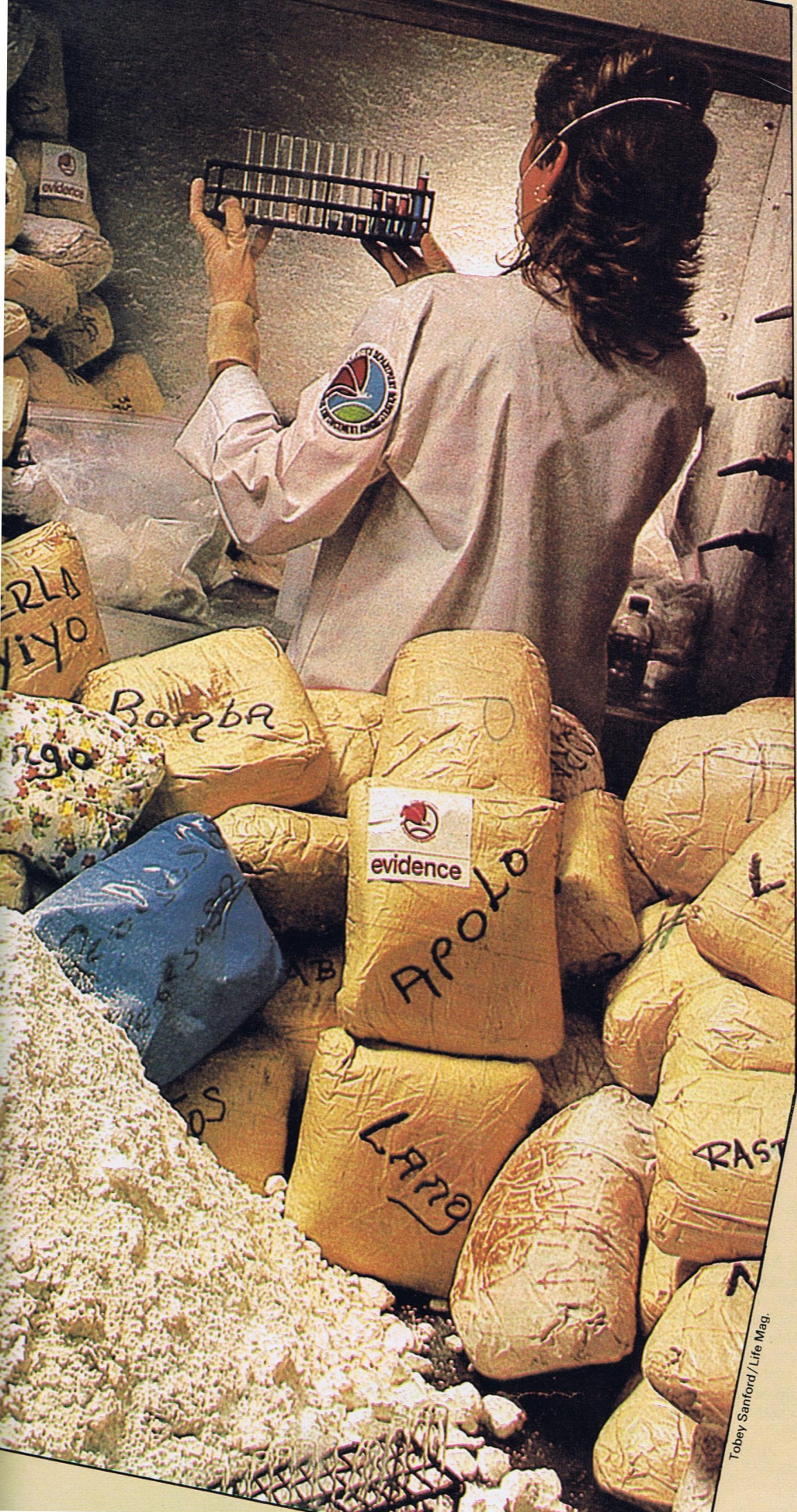
DANS LA BROUETTE, JOHN BELUSHI, le gros marrant des *Blues Brothers* et d'*American College*. Overdose de speed-ball (mélange héroïne-cocaïne).

COKE A LA UNE. Depuis quelques semaines, la drogue des années 80 fait les couvertures des grands magazines mondiaux.



in / CBS TV

10 KILOS, UNE BROUTILLE ! Cette demi-tonne saisie par les stuprès vaudrait 200 millions de francs
 prix de gros, mais les trafiquants encaissent au moins 240 milliards de francs par an. Bientôt la
 ration ? Le mois dernier, à Miami, le gramme de coke est retombé de 100 à 50 dollars.



Tobey Sanford / Life Mag.

cocaïne rend entreprenant et agressif. Et pire que
 la pègre, en Amérique, les nègres ! Drug-crazed
 negroes, des géants nègres ivres de coke, assas-
 sins, violeurs, émeutiers, marchant sous les balles
 de la police, en transe, retournés à l'état de
 cannibales ! L'Amérique a la trouille. En 1914,
 quarante-six Etats américains ont interdit la co-
 caïne, vingt-neuf seulement l'héroïne. Même scé-
 nario en France, les premiers décrets tombent en
 1914 et ici on a peur... des boches. La coke ne
 vient-elle pas des laboratoires allemands ? Serait-
 ce un plan pour affaiblir la race française ?

Mais voici encore une bonne farce de Mama
 Coca : en pleine hystérie anti-coke, le « vin
 tonique Mariani à la coca du Pérou » trône
 tranquillement chez une clientèle de luxe qui en
 use à longueur d'année, en toute bonne consi-
 science. Certes, il ne contient pas de cocaïne
 chimique, mais des feuilles de coca, trente gram-
 mes par litre de vin de Bordeaux, croit-on. Une
 bonne dose ! Il suffit de lire tous les témoignages
 que le rusé Angelo Mariani se fait envoyer par
 ses clients célèbres en échange d'une ou deux
 caisses gratuites.

« Le vin Mariani répand un feu subtil dans
 l'organisme » (Anatole France). « Un cordial
 merveilleux » (E. Grasset). « Elixir de vie »
 (Emile Zola). « La boisson des travailleurs du
 cerveau » (John Philip Souza). « Capable de
 prolonger au centuple la durée de la vie hu-
 maine » (Jules Verne). Ou encore Louis Blériot :
 « J'ai emporté une bouteille de vin Mariani pour
 ma première traversée de la Manche en 1909. »

Les autorités religieuses font preuve d'une
 surprenante bienveillance. Trois papes successifs
 sirotaient quotidiennement le vin tonique, Pie X
 en portait même une petite flasque suspendue à
 une chaînette autour du cou. Et le Pacha de
 Turquie envoie sa bénédiction : « Le vin Mariani
 relève les forces des hommes épuisés par les abus
 si en vogue dans notre siècle en partie pervers. »

Quant au pape Léon XIII, il qualifiait Angelo
 Mariani de « bienfaiteur de l'humanité ».

La liste des accros du vin Mariani est halluci-
 nante : les rois d'Espagne, de Grèce, de Serbie,
 de Suède et de Norvège, le Tsar et la Tsarine de
 Russie, le prince de Galles, le général en chef des
 armées britanniques, le Président américain
 McKinley, sans doute la Reine Victoria, une
 armée d'écrivains (Dumas fils, Ibsen, H.-
 G. Wells, Rostand, W.-B. Yeats), de musiciens
 (Gounod, Massenet, Saint-Saëns, Caruso), d'ar-
 tistes (Rodin, Bartholdi), de stars (Sarah Bern-
 hardt), de savants (Edison, Flammarion...).

Comme quoi la drogue n'est pas pareille
 quand on lui donne un autre nom. On ne saura
 jamais si l'effet tonique du vin Mariani ressem-
 blait à celui d'une ligne de coke. L'inventeur
 refusait toute fabrication industrielle, la recette
 est restée secrète, et Mariani est mort juste au
 bon moment, en 1914, l'année des premières
 lois anti-cocaïne.

Après la guerre de 14, la coke illégale reste en
 vogue chez les mondains, les noceurs, les stars du
 music-hall et du cinéma. Puis la crise des
 années 30 réduit le train de vie, la presse
 découvre une nouvelle drogue du diable, la
 marijuana. Les amphés récupèrent une partie de
 la clientèle et cassent les prix, la deuxième guerre
 mondiale passe le rouleau compresseur, plus
 personne ne parle de la cocaïne, même pas les
 nouveaux dopés des années 60, pour qui canna-
 bis et hallucinogènes libèrent l'esprit, tandis
 qu'héroïne et cocaïne rendent esclaves. Au début
 d'Easy Rider, (1969), les deux héros livrent un
 paquet de coke, mais seulement pour payer leur
 voyage, ils n'y touchent pas, et leur client recro-
 quevillé dans sa limousine noire leur file un franc
 malaise. Comment a-t-on basculé ? Les nouvelles

A PARIS, NOUS AVONS ACHETÉ ET FAIT
ANALYSER EN LABO 11 COKES. RÉSULTAT:

LAIT + SUCRE + TALC!

N° 1 - ZONE EN BANLIEUE EST : COKE A 10 %

Labo : 10 % de coke, donc 90 % d'additifs : on se situe dans la moyenne des produits vendus en France (on ne dépasse jamais 25 %). Additifs : lactose à 60 %, probablement mélangé par le grossiste avant le transport, au Canada. La catalgine et le talc viennent des intermédiaires français. Goûteur : peu d'effet sur la tête et le nez. Léger goût sucré au fond de la bouche. La poudre est remarquablement fine et régulière. Du bon boulot de coupage. Dealer : paranoïaque de la banlieue Est, interdiction de monter chez lui. L'intermédiaire y est resté deux heures. Bonjour la taxe !

N° 2 - UN FUTUR CADRE DE BANLIEUE SUD : COKE A 10 %

Labo : 10 % de coke. Visiblement même provenance que la précédente, mais des produits de coupe différents aux derniers stades de la distribution : catalgine, talc et lactose, avec en plus de la saccharine. Goûteur : légèrement plus actif que la première. Quelques cristaux incassables, aspect moins brillant. Effet plus senti mais plus éphémère. Le nez commence à salement couler. Dealer : un type très clean à la fête d'HEC qui flippe au fur et à mesure qu'on approche de la dope : galère dans toute la banlieue sud pour retrouver le grossiste.

N° 6 - DANS UNE BOÎTE DE NUIT : COKE A 6 %

Labo : 6 % de coke minable. On retrouve la filière canadienne des échantillons 1 et 2 : coupage lactose et catalgine. Élément nouveau : du sulfate de novocaïne, un anesthésiant local qui garantit des sensations rigolotes au bout du nez. Mais uniquement les sensations : aucun effet. Goûteur : Beu ! Suspect dès l'ouverture du paquet : ça fond sur la langue sans produire la sensation de froid, mais ça l'anesthésie. Après : rien. Dealer : dans une boîte parisienne, je branche un type raide de tosh. Mais il ne répond pas. Cinq minutes plus tard, pourtant, un gars me tape sur l'épaule et m'emmène au fond sans rien dire. Enfin un flippé me conduit aux chiottes...

N° 5 - AUTRE DEALER ROCK : COKE A 13 %

Labo : 13 % à tout casser. Même circuit que la précédente, même additifs, juste un peu de talc en plus. Goûteur : du rabe, du rabe ! Je ne sens plus rien !!! La poudre, elle, est mal coupée : le talc est aggloméré, on dirait que la lame de rasoir découpe du carton. Dealer : manager d'un groupe de rock français connu, qui s'excuse presque : « dépannage, mon gars, ça ira mieux la semaine prochaine. » Très mal servi...

N° 8 - A L'ÎLOT CHALON : COKE A 7 %

Labo : 7 à 8 %. Presque identique à la précédente, sauf la présence de lactéol grossièrement pilé ! Le dernier coupage fut très artisanal : un petit dealer a dû écraser des comprimés avec le cul d'une bouteille. Goûteur : une impression de meilleure qualité juste au moment du sniff. Mais un quart d'heure plus tard, je baille. L'anesthésiant doit être mal dosé... Dealer : Ilot Chalons (entre deux rafles) : le type est jeune. A cette heure, il est en bout de tournée. Comme il lui reste quelques képas, il termine au super-marché...

N° 3 - UN DEALER DE L'INFORMATIQUE : COKE A 10 %

Labo : entre 10 et 12 %. L'échantillon était trop réduit pour une analyse détaillée. Dommage : le dealer appelait cette chose un cocktail, deux cokes différentes allongées d'un poil d'héroïne. Goûteur : goût de médicament prononcé. Le speed-ball annoncé reste léger : ça euphorise légèrement, mais le trouble devient plus physique (l'héro). Mal de crâne éprouvant au bout d'une heure. Dealer : un apprenti informaticien qui fait son mélange pour les copains, le soir, devant des logiciels de war-games.

N°3

N° 4 - DEALER ROCK : COKE A 15 %

Labo : 15 %. Filière classique, sud-américaine via l'Allemagne avec deux coupes de grossistes. Les Sud-Américains y ont glissé 60 % de placebo additionné de péthidine, un analgésique synthétique qui accentue l'engourdissement nasal. Les Allemands ont ajouté le lactose. Le talc, lui, semble français. Goûteur : sympa ! Effet classique dans la trombine sans décollage excessif, mais quand même... Poudre douteuse : sa couleur brunâtre lui donne des airs d'héro. Le talc était Yardley ? Les dents de devant sont givrées. Dealer : technicien dans un studio d'enregistrement. La taille de ses rails sur la console vaut le coup d'œil. « Consommation pers celle-là est tellement pure que je me la garde ». Ben voyons.

N°4

N°7

N° 7 - UN DEALER DE PHOTOGRAPHES : COKE A 6 %

Labo : 6 à 7 %. Toujours la provenance canadienne avec sulfate de novocaïne, comme l'échantillon précédent. Goûteur : plâtreuse ! Il me faut la moitié du képa pour que ça sente quelque chose. Et ce coup-ci, j'ai éternué comme un bête pendant une demi-heure. Dealer : un latino qui tourne dans la presse, particulièrement chez les photographes. T. parano : il a dernièrement cru voir arriver les flics par le bal

N° 10 - DANS LE MILIEU PRESSE ET BRANCHES : COKE A 0 %

Labo : 0 % ! Sulfate de novocaïne, carbonate et sucre. Goûteur : très correct, et confirmé par d'autres testeurs. Agréable au nez, peut-être un peu speedée... Et oui, le classique effet placebo : la novocaïne reproduit exactement le goût et la sensation tactile de la coke, l'imagination fait le reste. Dealer : branché distingué qui tente de faire son trou dans le graphisme, la photo ou la mode. Il approvisionne un cercle de copains pour arrondir ses fins de mois entre deux jobs.

N°10

N°11

N° 9 - UN SUD AMERICAIN FRIMEUR : COKE A 15 %

Labo : 15 % en tête, ex-aequo avec N° 4. Même filière sud-américaine et coupage à la péthidine et au lactose. Mais à la dernière intervention, on a incorporé du carbonate manuellement et grossièrement. Goûteur : coton des sourcils au menton. Je suis super intelligent pendant un quart d'heure, je règle dix problèmes en même temps, puis je me cogne à une porte, bing, la redescence est plutôt dure... Dealer : voyageur qui garde des contacts en Colombie : il recevrait la came directement de là-bas. Argument qui justifie généralement un coût plus élevé. Grillé : le lactose est allemand et la coupe au carbonate, c'est lui. Honte, honte !

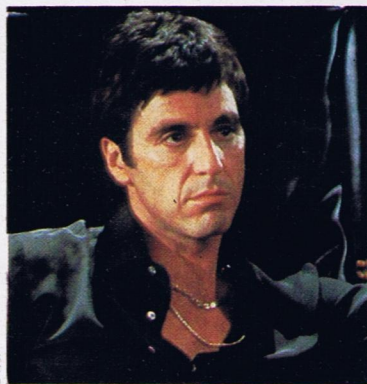
N° 11 - MILIEU BRANCHES ET PUB : COKE A 12 %

Labo : 12 %. Echantillon trop réduit pour le dosage des additifs. Goûteur : aie le nez, les poils m'en tombent ! Après l'arrachage meurtrier, mes tempes se mettent à cogner comme Big Ben, et ça dure toute la nuit. Impossible de dormir. Ces fumiers ont dû bourrer la chose d'aspirine effervescente et de speed en gélule. Salaud ! Dealer : baba très cool, appartement décoré à l'indienne : yoga, coussins. Clientèle de musiciens et de branchés parisiens.



Steve Schapiro / Sygma

COKE BOOM ! En 1982, Richard Pryor, la star comique noire, est gravement brûlé dans un accident de *free-basin* (les amateurs ultra-chics fument leur coke et la purifient à l'éther – très inflammable, l'éther...) L'opinion frissonne, sans plus. Blasée. Que chacun se détruise comme il veut. En tout cas, le free base est trop pur...



D.R.

ANNEES 80, COKE'S BACK. Woody Allen se moque des nouveaux frimeurs d'Hollywood en éternuant dans leur précieuse provision (*Annie Hall*). Al Pacino incarne le nouvel Al Capone de la coke-mafia en sniffant des montagnes (*Scarface*).

filières de l'herbe entre la Colombie et la Floride ont dû créer des occasions. Apparemment, les blacks en profitent les premiers – revoyez *Superfly*, ce polar noir de 1972, on y sniffe déjà comme dans une usine d'aspirateurs. Les rock stars ne demandent qu'à suivre, elles en ont les moyens. Bientôt les chansons parlent de coke, tout l'entourage s'y met, les branchés, les jet-setters, le show-biz, Hollywood, tous les médias.

La coke colle bien à l'humeur des années 80. *Out*, les drogues contemplatives, qui rendent mou, sensible, vulnérable, qui marginalisent. *In*, les drogues de l'énergie, de l'ambition, du self-control, qui intègrent dans le système. Pas étonnant de voir rappliquer les businessmen, les cadres sup', les conseillers de Carter... Surtout que la drogue fait de moins en moins scandale en Amérique, la middle class s'est aperçu qu'elle n'avait rien à envier aux hippies avec ses alcools et ses gobes-valium.

La recherche médicale n'a pas trouvé de graves effets toxiques dans cette poudre-là. Peu d'effets à long terme chez les utilisateurs « raisonnables » (un à deux grammes par mois). Pas de dépendance (le manque des toxicos sevrés d'héroïne, de barbituriques, d'alcool) ni de tolérance (nécessité d'augmenter les doses). Les tests psychologiques patinent : au fond, l'effet de la coke est presque insaisissable, il varie d'un individu à l'autre, il est horriblement sensible aux pièges des placebos – donnez une poudre de substitution à un usager ordinaire, il aura du mal à faire la différence. Ça, les dealers en profitent !

Finalement, le grand point noir, c'est le prix. Bien calculé pour les frimeurs qui veulent leurs produits réservés, mais pour le grand public... Deuxième tare, la coke gratte le nez et laisse une sale ambiance dans la bouche. Troisième, peut-être la pire : honnêtement, que nous a apporté la *coke culture* des années 80 ? La musique précise et froide des requins de studio californiens a raboté tout le rock 'd'Amérique, pavé la voie pour l'invasion anglaise. Le cinéma hollywoodien s'est enlisé dans une des périodes les plus oiseuses de son histoire. Et nos rapports humains ? Franchement, la coke n'est pas le plus court chemin vers la tendresse. Plutôt vers le sexe – et encore, ça dépend des gens.

La bataille pour ou contre la « décriminalisation » de la cocaïne sera peut-être annulée faute de combattants. La coke risque de refluer doucement, dans le calme, et pas dans une clameur hystérique comme au début du siècle. C'est une chance : si on se mettait enfin à étudier ses secrets ? Et s'ils s'avéraient plus précieux que tout ce qu'elle nous a donné jusqu'ici ? Tenez, si on connaissait mieux le parcours de la cocaïne dans le cerveau, son jeu avec les neuro-transmetteurs comme la dopamine ou la noradrénaline, on comprendrait peut-être la dépression, la chimie de l'humeur, la biologie de la joie...

Et ses vertus médicinales ? Tout récemment, un biologiste de Harvard, Andrew Weil, s'est intéressé aux mille usages de la coca chez les Indiens. Par exemple, elle fait disparaître en un clin d'œil la sensation de nausée. *Nausée* ? C'est justement un des problèmes qui embêtent le plus les astronautes en orbite, on en parle comme d'une véritable « maladie de l'espace », aucune cure n'existait. Grâce à l'espace, Weil a obtenu des crédits pour étudier la coca. « Eh bien, il était temps. On ne sait rien. A force de s'énerver sur les cultures clandestines et le trafic, on a complètement négligé une des plantes les plus intéressantes au monde. Savez-vous que dans la feuille, outre la cocaïne, il y a au moins treize autres alcaloïdes importants, que la médecine n'a jamais testés, qui n'ont même pas été isolés chimiquement ? »

Jean-Pierre Lentin

1984 : LA COCAÏNE EN FRANCE

« Madame, c'est pour faire analyser des échantillons que nous avons apportés.

— Quel service voulez-vous, celui des eaux, des sols, des denrées comestibles ?

— Non, c'est de la cocaïne. »

Tête de la réceptionniste à la préfecture. Elle déglutit, ouvre des yeux ronds, décroche un téléphone et chuchote dans l'écouteur. Pssss, pssss. Elle fait plusieurs numéros, et dix minutes plus tard un employé descend. « C'est vous, les stupés ? Ah, mais, vous n'êtes pas policiers ! »

Non, c'est pour un journal, nous voulons faire analyser onze sachets de cocaïne achetés à différentes sources pour nous faire une idée de ce qu'on vend à Paris au marché noir. L'employé se gratte la tête. Non, il n'existe en France aucune institution analogue à ces labos américains qui analysent des drogues apportées par des citoyens anonymes : les résultats sont souvent bénéfiques pour la santé publique, utiles aux centres de cure et aux hôpitaux qui traitent les overdoses et les empoisonnements. En France, il faut une dérogation spéciale du ministère de l'Intérieur pour toute demande extérieure à la police.

Nous obtenons l'autorisation, en tout cas on nous la promet par téléphone, mais le papier tarde à venir et les délais sont courts. Finalement, un laboratoire accepte d'analyser nos poudres sans attendre le formulaire. Nous préserverons donc son anonymat. Le fonctionnaire qui nous reçoit connaît bien son affaire. La drogue, c'est sa spécialité depuis vingt ans. Il faut le voir ouvrir les sachets très délicatement, déposer la poudre blanche sur des lamelles de verre, et les caresser du bout d'un doigt, les yeux fermés ! Puis il saisit une minuscule pincée entre le pouce et le médium, il frotte doucement, et déjà son opinion est faite.

« Celle-ci n'a pas été trop malmenée. Du travail professionnel. Celle-là, le massacre ! Ils ont broyé leur mélange à la bouteille. Des amateurs... »

Pour arriver aux analyses détaillées des pages précédentes, les échantillons seront examinés au microscope, scrutés à la lumière oblique, mélangés à des réactifs, dissous dans des liquides et versés dans des tubes à essai pour observer la décantation, décomposés en fréquences par le spectro-photomètre.

Les détails se trouvent plus haut. Retenons la principale leçon : la coke vendue au consommateur ne contient en moyenne que 5 à 10 % de cocaïne pure — le reste est là pour faire du poids, et souvent encrasser les narines, engourdir les palais et laisser des goûts infects au fond des gorges. Les arrivages « super-purs », « comme on en voit peu », « réservés aux connaisseurs » ou « en provenance directe d'une région renommée en Colombie », ces cokes « non coupées » et « quasiment pures » titrent généralement 15 % de *real thing*. Quelques privilégiés exigeants peuvent obtenir à prix d'or des produits de très grand luxe entre 20 et 25 % de cocaïne pure. Notre chimiste est formel : on n'a jamais vu passer chez nous un produit dépassant la barre fatidique des 25 %.

Pour nous faire une idée du marché de la coke en France aujourd'hui, nous avons interrogé d'autres services officiels — leur point de vue n'est pas exhaustif, mais il en vaut un autre. La police semble être beaucoup mieux informée qu'on ne croit généralement chez les usagers des poudres de perlimpinpin. Là encore, nous laisserons dans l'ombre l'identité de nos interlocuteurs, selon

cette vieille règle familière : interviewez nommément un fonctionnaire de la police, il vous débite des platitudes ; demandez-lui des renseignements sans le citer, il est d'un seul coup beaucoup plus au courant...

Il y aurait aujourd'hui en France 80 000 à 100 000 utilisateurs réguliers de cocaïne — chiffre comparable à ceux d'autres pays européens comme l'Angleterre ou l'Allemagne, mais trois ou quatre fois moindre à ce que la police américaine recense. Le trafic de la coke s'élèverait à 3,5 tonnes à l'année, en transit en France, dont 400 kg débarqués pour la consommation domestique. Le gros se trouve bien sûr à Paris, mais on note trois villes en pointe : Grenoble, Toulouse et Marseille.

Qui sniffe de la cocaïne ? Par ordre d'importance décroissante, la palme revient au milieu du show-business et du cinéma. Ensuite, la presse et la littérature. Puis les professions libérales. Ensuite, une catégorie récente et qui monte vite : les électroniciens et informaticiens. Au bas de la liste, les cadres, les professeurs, les employés, enfin, en quantités négligeables, « les jeunes » — lycéens, étudiants, chômeurs, loubards, pour qui la cocaïne coûte beaucoup trop cher sans procurer les évasions puissantes de l'héroïne, de l'alcool, de la colle ou même du H.

Conclusion surprenante, mais logique, au fond : bien que la cocaïne possède à peu près le même statut légal que l'héroïne, la morphine et l'opium, c'est-à-dire les drogues dures activement combattues et lourdement pénalisées, la cocaïne n'intéresse pas beaucoup les services de police. Elle touche trop peu de monde, sa clientèle cultivée évite les abus et les accidents — la coke ne tue pas — et elle ne semble pas sur le point de devenir une « drogue populaire » et d'engendrer une toxicomanie massive. Donc, la répression du trafic ou de la consommation de cocaïne mobilisent peu d'hommes et de moyens, on ne s'intéresse aux dealers que s'ils ont affaire à des mineurs, et même les grosses filières du trafic international sont assez peu inquiétées. Quelques actions ponctuelles ont souvent des motifs déviés — on remonte par exemple une filière de vente d'armes ou de l'argent investi par des truands d'un autre acabit, ou certaines manœuvres politiques... D'ailleurs, les policiers s'amusez souvent à confisquer une livraison sans arrêter les responsables ni démanteler la filière, et sans confirmation officielle, juste pour « foutre la merde », introduire le soupçon et la zizanie à l'intérieur d'un réseau afin que des pistes plus intéressantes se révèlent à la faveur de cette agitation.

Le trafic de la coke aurait d'ailleurs des circuits bien particuliers, qui ne se mêlent pas à ceux de l'héroïne ou du grand banditisme. A l'échelon du transport en gros, les filières recrutent un maximum de magouilleurs « respectables », liés à de hauts intérêts politiques ou diplomatiques.

Aux échelons inférieurs, demi-gros et petit dealer, le trafiquant de coke est une espèce de « truand propre », qui évite de se mouiller dans d'autres combines et profite de ses contacts dans le beau monde pour se ménager une ascension sociale qui peut un jour déboucher sur des carrières parfaitement licites.

Est-ce à dire que la police ferme les yeux ? Non. Si elle intervient peu, elle mène, dit-on, de nombreuses enquêtes et constitue des dossiers — à la demande du pouvoir (les nouveaux gouvernants sont toujours très curieux de connaître certains dessous de table), à la demande de

personnalités (un notable fait surveiller les fréquentations et les mœurs de ses enfants), ou sur l'ordre d'instances internationales. Et même parfois sur la seule initiative d'un service, par simple curiosité.

Sur le contenu de ces dossiers très discrets, nos interlocuteurs se font moins bavards. La cocaïne et la politique ? La consommation reste très rare dans les hautes sphères, prudence oblige, ou simplement faute de branchements. Les jeunes technocrates s'y sont mis, un peu plus autour du pouvoir que dans l'ancienne majorité, mais peut-être est-ce dû simplement au fait qu'ils sont plus contemporains. Sinon, impossible de rien savoir, à part cette anecdote vieille de quelques années : on avait mis sous filature le chauffeur d'une personnalité de la majorité giscardienne et constaté l'achat d'une grosse provision, qui s'avérait destinée à entretenir les ardeurs au cours d'une partouze particulièrement fournie et animée. Les ébats de cette nuit-là entrèrent vite dans la légende, au grand amusement des policiers car la coke livrée à cette occasion était une des plus coupées qu'on ait jamais proposée...

Nous avons interrogé quelques amis de nos amis, afin de brosser une rapide fresque des mœurs chez les naseaux poudrés. Au moment où vous lisez ces lignes, qui est en train de sniffer, et comment ?

Un cocktail dans le cinéma. La substance, de qualité correcte, et en quantité généreuse, se dresse comme un petit Himalaya dans une assiette creuse, trônant sur une table basse. Sans hâte excessive, les invités se servent des lignes raisonnables, aspirées via des pailles de fast-food coupées en deux. Un petit commentaire appréciateur, des conversations et des rires peut-être plus animés qu'à l'ordinaire, mais aucun autre signe d'excitation. On sait vivre.

Dans un studio, trois pointures enregistrent les rythmiques d'un disque de variétés. Quatre longues lignes méticuleusement concassées et disposées sur une pochette de disque à fond noir, et la séance se poursuivra jusqu'à des heures lointaines, ni très rapide ou efficace ou inspirée, mais dans la bonne humeur.

Dans les chiottes d'une grande banque. Un jeune carriériste s'enferme et sort furtivement son nécessaire dissimulé dans un porte-cartes. Il prend à peine le temps d'écraser les grains agglomérés, sniffe en vitesse par une petite paille métallique dorée, tire la chaîne pour noyer tout bruit suspect. Il sort un peu rouge, le cœur battant.

Dans un appartement un peu crade, six glandeurs finissent un sachet tout fripé. Catastrophe en extrayant la recharge d'un Bic transparent afin d'en faire une paille, un glouton nerveux renverse d'un coup de coude l'enveloppe que tenait son voisin. Toute la coke se trouve répandue sur la moquette. Pendant des heures, tour à tour chacun enfouit le Bic entre les touffes. Violents chuintements d'aspirateurs, torticolis, démanagements nasales, Kleenex. On sniffe bien quatre grammes de poussière et de poils de chats pour quelques pincées de coke.

Un très grand plumard dans un appart du Marais. Pour impressionner sa nouvelle conquête, un écrivain célèbre sacrifie un demi-sachet aux ébats érotiques. Après saupoudrage des narines, on s'enduit et se masse prépuce et clitoris. Il paraît que ça prolonge les ébats. Ça fait froid, c'est rigolo, mais tout compte fait les sensations n'ont rien d'exceptionnel. N'empêche c'est bon de frimer. Surtout avec une bonne vieille farine payée entre 500 et 700 francs 1 gramme. A ce prix, je me mets boulangier.

*Avec la collaboration de Thomas Johnson
Christophe Nick et Luis Gonzalez Maté*